

FIGARO ILLUSTRÉ



Lithographié par A. Charpentier.

GAVARNI. — LA PRÉSENTATION (fragment)

Collection Alexis Bonart.

Edité par Bulla frères.

EDITEURS

MANZI, JOYANT & C^{IE}

LE FIGARO

24, boulevard des Capucines

26, rue Drouot

Ayuntamiento de Madrid

Pris: 3 fr., Etranger: 3 fr. 50

Grand Dépôt de Porcelaines

PARIS * 21 & 23, RUE DROUOT * PARIS

FAIENCE TERRE DE FEU



N° 160

SERVICE LOUIS XVI PATE IVOIRE, EN GRIS FER, EN BLEU MAT OU EN ROSE

Table, 12 couverts, 74 pièces	29 francs
Dessert, 12 — 42 —	18 —

PORCELAINE DE LIMOGES

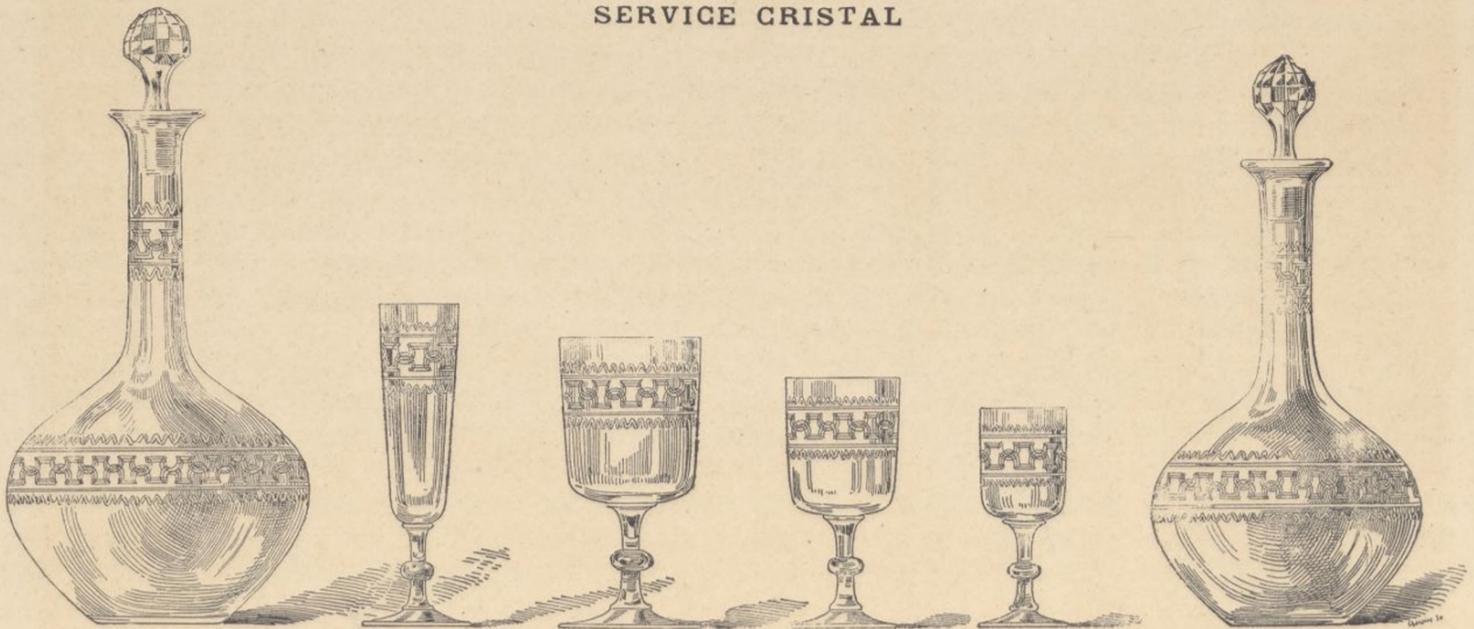


N° 4169.

SERVICE FORME VATEL, A FLEURS ET FILET OR, BRILLANT (BORD COUVERT)

Table, 12 couverts, 74 pièces	59 francs
Dessert, 12 — 42 —	30 —

SERVICE CRISTAL



N° 184.

SERVICE JOINVILLE, CRISTAL GRAVÉ

Table, 12 couverts, 52 pièces	42 francs.
---	------------

AVIS. — Contre **DEUX FRANCS**, remboursés à la première commande, le **GRAND DÉPOT** envoie la collection de ses trois Albums : porcelaine, faïences, cristaux ; orfèvrerie et coutellerie de table



Dix-neuvième année.

FÉVRIER 1901

Deuxième Série — N° 131

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

DÉGUISEMENTS ET BALS MASQUÉS



Collection Alexis Rouart.

EN AVANT DEUX!

Aquarelle inédite de GAVARNI

Ayuntamiento de Madrid



Bosio, del.

BAL DE SOCIÉTÉ

CARNAVALS DU XIX^E SIÈCLE

PAR

FRÉDÉRIC MASSON, GASTON JOLLIVET, HENRI BOUCHOT, RENÉ MAIZEROT

AU TEMPS DE BONAPARTE

L 6 ventôse de l'an VIII — le mardi 25 février 1800 — les bals de l'Opéra font leur réouverture. Interrompus depuis 1792, c'est un événement; c'est l'affirmation que, dans Paris, l'ordre est rétabli et qu'on retourne aux plaisirs anciens. « Il paraît, dit huit jours avant un journal, que le bal masqué sera un des plus brillants qu'on ait jamais vus à l'Opéra, s'il faut en juger par les préparatifs qu'on fait pour y figurer et le désir que le public témoigne de toutes parts de jouir d'un divertissement dont il a été privé pendant tant d'années. » Les portes ouvriront à minuit; le prix du billet est fixé à six francs; on trouvera des masques, dominos et habillements de bal dans le vestibule intérieur. Les mesures de police sont prises: les armes et cannes seront déposées à l'entrée et les militaires payants ne pourront entrer avec leurs armes et leurs éperons.

C'est une double nouveauté qu'un bal à l'Opéra, car, outre qu'on n'en a point vu depuis neuf ans, on n'en a jamais donné dans la salle Montansier, qui, depuis 1794, est devenue le Théâtre de la République et des Arts. Les derniers ont eu lieu en cette salle de la Porte-Saint-Martin, ouverte le 25 oc-

tobre 1781, quatre mois juste après l'incendie de la salle du Palais-Royal, détruite le 8 juin précédent. Dans la salle de la Porte-Saint-Martin, érigée en soixante-quinze jours par Lenoir-du-Romain, les dispositions de la scène permettaient, comme au grand théâtre de Versailles, une unification des planchers presque immédiate; au Théâtre des Arts, il faudra une construction provisoire pour établir les niveaux et donner au public l'espace nécessaire, mais par ses portiques, son large vestibule de soixante-six pieds de long sur vingt-quatre de large, ses escaliers multipliés par l'architecte Louis, son foyer de cent vingt pieds de long, son vaste amphithéâtre que surmontent quatre rangs de loges et où l'on accède directement par une porte juste en face de la scène, la salle Montansier l'emporte assurément sur toutes les salles où l'on a dansé jusque-là.

Comme on s'y attendait, le succès fut colossal: il vint de cinq à six mille personnes et la recette s'éleva à 26,008 francs. « En voyant assises à ces jeux quelques personnes de la famille du Premier Consul, dit un journaliste, on a supposé que lui-même était venu dans une loge grillée contempler ce spectacle bien propre à lui inspirer une noble vanité. »

Tout s'est bien passé et, désormais, les bals se succèdent; il y

en a huit durant le Carnaval et la recette totale s'élève à 85,807 francs.

Il y en aura désormais durant tout l'Empire et les premières années de la Restauration, jusqu'au 13 février 1820, à l'attentat de Louvel, où le théâtre fut fermé et sa démolition décidée.

A l'Opéra — théâtre de la République et des Arts — tout ce qui subsiste de la société ancienne, tout ce qui s'est élevé de la société nouvelle, afflue. On trouve sans doute des masques dans la salle, des masques dans les traditionnels costumes de la Comédie italienne, pierrots, arlequins, polichinelles, ou dans les travestissements populaciers, car le fort de la halle et la poissarde sont encore de mode, et il n'en faut pour preuve que les chansons grivoises qui, à chaque occasion, viennent, sous la plume de Désaugiers, continuer la tradition de Panard et de Collé; il y a encore les uniformes de fantaisie qui, demain, peut-être, se trouveront des réalités et iront au feu comme ils

allaient au bal; il y a les revenants d'Orient, Mamelucks, Syriens ou Cophites, qui portent une note d'exotisme réel dans la fantaisie des travestissements; il y a enfin les grotesques, car il se rencontrera toujours des gens s'habillant en caricatures pour le plaisir de faire rire d'eux, et, pour le moment, c'est des modes du passé qu'on s'amuse, des perruques à marteaux, de la poudre, des habits longs et de la vieillesse. Sauf l'élément oriental très neuf et qui rappelle les guerres toutes proches, c'est le même personnel qu'on trouvait, dix années auparavant, au bal de l'Opéra; mais ce monde-là danse, tout au plus s'accote au balcon. Le beau monde qui emplit les loges et se promène dans les couloirs n'est point costumé: les femmes portent le domino de toutes couleurs avec le masque noir à barbe blanche qui vraiment cache la figure, le large capuchon et la pèlerine qui dissimulent franchement la tête et les épaules, et quantité d'hommes sont comme elles; les autres paraissent en frac, mais beaucoup masqués.

C'est un art d'intriguer et toutes les jeunes femmes s'y



Dessiné et gravé par Debucourt.

LE CARNAVAL

appliquent. Point de bruit, ni de violentes poussées, point d'injures voltigeant ni de cours indiscrettes et brutales. Dans les couloirs que paveront les inconvenances futures, on passe librement et on circule à l'aise. On a bon ton et c'est ici comme un grand salon, presque silencieux, où murmurent et sussurent des voix empruntées. Tout ce qui est Paris, du Paris d'hier ou de celui d'aujourd'hui, du faubourg Saint-Germain ou du faubourg Saint-Honoré, y vient, dans l'ardeur de refaire une société, de retrouver ou de trouver des êtres, d'entamer des intrigues ou de renouveler des connaissances. C'est le terrain commun où les émigrés rentrés se rencontrent avec les parvenus héroïques, où s'esquissent des liaisons, s'accrochent des duels, se nouent même des amitiés. Nul doute qu'il ne s'y rencontre des impures, mais de haut vol, et, si l'on peut dire, de bonne façon. Ce sont les dames du corps de ballet, les comédiennes ordinaires du ci-devant Roi et du futur Empereur; mais, bien plus nombreuses, les dames qui leur font concurrence, les demicostors qui tout à l'heure faisaient les délices du Luxembourg, Barras régnaient, et qui, épaves de l'ancien régime, cherchent, sous le nouveau, une condition, une distraction ou une conso-

lation. Si elles ont perdu, par des divorces et des aventures, la considération des gens à collet monté, elles ont gardé d'autrefois un ton qui sait se retrouver tel que dans le monde, et des allures qui y seraient appréciées. Pour elles, il ne s'agit ni de se signaler par le dévergondage des propos, ni de s'offrir par le débraillé de la tenue, mais de se faire désirer par la joliesse du langage et par l'agrément des discours. Avec leurs ci-devant amis émigrés, toute autre forme serait mal choisie, et plus encore peut-être avec les soldats d'aujourd'hui, car ce que ceux-ci viennent chercher, ce ne sont point des amours de corps de garde, mais des bonnes fortunes par qui ils s'élèvent à la hauteur des gentilshommes qu'ils commencent à jalouser, par qui ils se rendent ou se croient du monde, par qui se complète enfin l'éducation qui leur manque, s'affine leur esprit et se délicatissent leurs yeux.

De l'Opéra, la gaieté reparue se répand dans les rues; les cortèges particuliers s'organisent, en attendant celui du Bœuf gras que prépare pour le divertissement du peuple le préfet de police.

Toutefois, lorsqu'on le rétablira en 1805, le Roi des bouchers qui y paraît depuis 1739 en disparaîtra et sera remplacé par l'Amour. C'est l'Amour, monté sur le bœuf triomphal promis aux prochains sacrifices, qui viendra aux Tuileries et dans les ministères, qui, plus tard, rendra dans les palais des princesses impériales des visites moins inattendues et qui, à chaque fois, présentera une boîte de dragées bien payée.

Aux premiers jours du Consulat, jusqu'en l'an X et au Concordat, où le préfet de police y met bon ordre, les déguisements de la rue ne consistent pas seulement aux habituels pierrots, arlequins et polichinelles et aux traditionnelles bergères, un goût porte le peuple de Paris aux travestissements d'église. A voir ces moines et ces religieuses, qui trouvent un évident plaisir à exercer leurs vices sous un costume qui fut sacré, il semble que les vestiaires des couvents supprimés aient été versés au marché du Temple. Qui sait si parmi les Jacobins nantis, occupant à présent les grandes places, il ne s'en fût point trouvé qui, sur le dos des

chienlits, eussent pu reconnaître leurs frocs d'hier si allégrement jetés aux orties ?

L'ordonnance rendue dès lors chaque année par le Conseiller d'État chargé du IV^e arrondissement de la police générale de l'Empire, préfet de police, ne vise pas seulement ce cas particulier par l'article III, ainsi conçu : « Nul ne pourra prendre de déguisements qui seraient de nature à troubler l'ordre public », il réprime, en outre, quantité de survivances du passé : d'abord, interdiction à toute personne masquée, déguisée ou travestie, de porter épée, bâton ou autres armes ; puis, défense à toute personne à pied de paraître sous le masque dès la chute du jour ; défense surtout à toutes personnes masquées, déguisées ou travesties et à tous autres individus d'insulter qui que ce soit, de se permettre, à l'occasion du Carnaval, aucune attaque et de s'introduire par violence dans les bou-



LES APPRÊTS DU BAL

tiques et maisons. Ce n'est là que le renouvellement des anciennes ordonnances du Roi, — car rien n'est neuf en matière de police, et, si ce sont toujours des lois pareilles, c'est que ce sont toujours de pareils délits. La défense à toutes personnes masquées, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de porter des épées ou autres armes, même d'en faire porter par leurs valets, a besoin d'être renouvelée chaque année, au moins depuis 1720, où Sa Majesté, de l'avis de M. le duc d'Orléans, Régent du royaume, en a de nouveau fait très expresses inhibitions « à peine de désobéissance contre les maîtres et de prison contre les domestiques ». De même l'interdiction à toutes personnes masquées, de quelque qualité, sexe et condition qu'elles soient, qui n'auront pas été invitées aux repas, festins de noces et assemblées qui se feront chez les marchands de vins, traiteurs, de jour et de nuit, d'y entrer sous prétexte qu'il y a des violons et d'user d'aucune violence pour s'y introduire. Seule, la défense de se montrer à pied dès la chute du jour paraît nouvelle, et elle a pour conséquence l'organisation des cortèges voiturés par la ville, dont Debucourt donne une si agréable représentation. Certes, il n'est point neuf que des chars soient ainsi chargés de travestis, et il est resté bien d'agréables images des mascarades conduites, au moins à Rome, par les jeunes gens pensionnaires de l'Académie de France. Mais cela, semble-t-il, était jusqu'alors chose de luxe, d'élégance, réservée aux gens riches ou aux artistes, tandis qu'à

présent l'usage, de par la loi et M. le Préfet de police, en devient général. On ne veut point s'exposer à perdre sa soirée au violon, et, si l'on ne circule pas uniquement en voiture, au moins la voiture est-elle là comme un refuge. A défaut de la gravure de Debucourt, une curieuse aquarelle d'Opitz, reproduite jadis par le *Figaro illustré*, serait là pour le prouver.

Il était impossible que le divertissement des bals masqués et costumés ne fût point encouragé par l'Empereur, qui y voyait pour le commerce parisien une source de gros bénéfices et, pour sa cour, une occasion de splendeurs nouvelles. Mais avec l'esprit d'ordre qu'il porte à toutes choses, même aux plus futiles, il préfère aux costumes fantaisistes les cortèges uniformes ; il en a donné le ton au grand bal qu'il a offert à la ville lors du mariage de Stéphanie de Beauharnais, et il a applaudi aux quadrilles dirigés par la princesse Caroline et la princesse Louis. Dans celui d'Hortense, les seize dames vêtues de robes blanches, avec des guirlandes et des couronnes de fleurs qui différaient de quatre en quatre ; les cavaliers en habit de satin blanc fermé par devant et traversé d'une écharpe de soie assortie aux fleurs de leurs danseuses. Dans celui de Caroline, les hommes ont l'habit de velours blanc impérial doublé en levantine blanche, avec la culotte de drap de soie blanc, l'écharpe frangée et pailletée d'argent et, sur la tête, une toque de velours noir à

H. DAUMIER



GALOP FINAL

Ayuntamiento de Madrid

plumes blanches; les femmes sont en costume espagnol, coiffées de diamants et les couleurs de leurs robes sont pareilles aux écharpes des danseurs.

En octobre 1807, à Fontainebleau, c'est un quadrille de même sorte que mène encore Caroline, et elle en donne deux représentations.

En 1808, au temps du Carnaval, il y a le grand bal chez Marescalchi, dans l'hôtel qui fait le coin des Champs-Élysées et de la rue d'Angoulême, et surtout le bal travesti que Caroline, à l'Élysée, offre à son auguste frère. Là, quantité d'entrées: une d'Enchanteurs, une de Vestales, une de Suissesses, une de Tyroliennes, celles-ci les plus applaudies: en jupe fort courte d'une étoffe de laine rouge, bordée d'une large bande gros bleu, sur laquelle sont brodées des fleurs, en laine de couleurs et en or. Le corsage est formé de bretelles, de la couleur de la robe, bordées de ganses d'or et appliquées sur une chemise de percale à mille plis. Pour coiffure, un voile en mousseline de l'Inde brodée de lames d'or. Les bas de soie rouge à coins d'or sont chaussés de souliers de satin noir et cela fait si joli effet sur des femmes telles que la grande-duchesse de Berg, Madame Regnaud, Madame Duchâtel, Madame de Colbert, Mademoiselle de la Vauguyon, Madame de Montmorency, Madame Savary, la princesse de Pontecorvo, qu'on en oublie les Vestales que guide la Folie et que conduit la reine de Hollande. Il est vrai que cette Grande vestale se trouve juste en cas d'être punie de mort si elle était vestale tout de bon, et, qu'à propos de la Folie, il s'émeut entre les deux belles-sœurs, Caroline et Hortense, une fort inutile querelle.

En 1809, au bal de Cambacérès, on se trouve à court d'inventions, et c'est au théâtre qu'on va demander des costumes de quadrille: on a celui de la *Jeunesse de Henri V* et celui des *Deux Magots*; mais, en 1810, voici Caroline revenue de Naples, et c'est elle la grande organisatrice des divertissements de la Cour. Elle est en ce moment toute à la passion du jeu d'échecs: elle vient d'apporter à Napoléon ce merveilleux échiquier en lave du Vésuve et en corail, qui est à présent une des curiosités du palais de Compiègne. Elle engage des parties par correspondance et, volontiers, passerait des nuits au jeu. Tout naturellement, lorsqu'il est question de quadrille, sa pensée s'arrête à un jeu d'échecs. On choisit, pour figurer les seize pions, seize femmes de même taille, qui sont habillées huit en bleu et huit en rouge; elles sont vêtues, comme des figures égyptiennes, d'une jupe de gros de Naples blanc fort étroite, sur laquelle est serré aux hanches un petit pagne bleu et argent ou rouge et or. Le corsage, de même couleur que le pagne, a des manches étroites; la coiffure est la coiffure classique des sphinx égyptiens, si à la mode pour la décoration des meubles. Les Tours sont les hommes les plus gros et les plus grands qui soient à la cour, comme M. de Brigode, M. de Ponte Lombriasco et M. de Bausset: ils sont cachés en des carcasses d'osier couvertes de toile peinte. Les Cavaliers, des plus élégants, coiffés à l'égyptienne, portent une sorte de croupe en osier qui en fait des centaures à souhait. Les Fous sont tout simplement habillés comme les fous de cour au temps des Valois, soit en rouge et or, soit en bleu et argent. Ils ont sur la tête une petite cape à grelots d'or ou d'argent, et à la main une marotte sonnante. Enfin, les Rois et les Reines sont tout resplendissants: le Roi des rouges, un Ptolémée ou un Sésostriis, c'est le colonel Lejeune, qui savait se battre aussi bien que peindre

et écrire; la Reine est la belle Madame de Barral, dame pour accompagner la princesse Pauline, l'une des femmes les plus parfaitement belles de son temps. Leurs vêtements, de pourpre et d'or, ruissellent de rubis, que chacun s'est empressé à leur prêter. Pour les bleus, le Roi est le colonel de La Grange, si beau qu'on le surnommait Apollon, si brave et portant si haut la tête qu'on l'eût bien dit un fils des dieux; la Reine est cette duchesse de Bassano, Madame Maret, dont le pinceau de Gérard a immortalisé l'impeccable pureté de lignes et la taille merveilleuse. Si les rouges ont les rubis, les bleus ont les saphirs, et ils en portent une fortune.

Après quinze grands jours de répétition à l'Élysée, voici enfin le jour de la fête. Dans l'hôtel Marescalchi, les figurants s'assemblent, attendant que tous les invités soient entrés et placés. Deux sauvages pénètrent dans la salle de bal, portant une énorme toile cirée sur laquelle les cases noires et blanches sont figurées, et l'étendent en dansant. L'orchestre attaque une marche composée tout exprès, et, gravement, deux par deux, en cortège, les Pions, les Fous, les Cavaliers, les Tours, les Rois et les Reines défilent et se placent. Sur deux estrades, aux extrémités de l'échiquier, montent deux magiciennes masquées, dont la robe bleue ou rouge est constellée d'étoiles d'or ou d'argent. Ce sont elles qui doivent jouer la partie, et elles tiennent, à cet effet, une longue baguette d'or ou d'argent. La magicienne bleue touche un pion bleu, la reine de Naples, laquelle fait un chassé en avant. Riposte de la magicienne rouge, et, durant un temps, les pions chassent. S'il y a prise, le pion qui prend fait faire un tour de main au pion qui est pris et le met en pénitence sur le bord de l'échiquier. Puis, toujours sur le geste des magiciennes, les Cavaliers avancent en pas basque, les Fous en jetés battus, les Tours roulent sur elles-mêmes; mais il ne faut point abuser, sous peine d'être monotone; on a choisi la partie la plus courte, celle qui est classique sous le nom d'Échec du Berger, et les rouges sont faits mat sans presque s'être défendus: Sa Majesté la reine Caroline étant bleu a tous les droits à la victoire.

Il faudrait, pour donner quelque idée des quadrilles étonnants dansés en 1811 chez Marescalchi, de ceux surtout que, en 1812 et 1813, on vit aux Tuileries, soit dans les petits appartements, soit dans la salle de spectacle, bien plus de place que nous n'en avons ici; mais il convient d'indiquer au moins qu'à ces divertissements tout Paris trouvait son compte. On ne saurait évaluer à moins d'un million la dépense faite en costumes pour chacun des bals des Tuileries. Dans le quadrille de 1812, le costume de chacune des douze étoiles a coûté 6,000 francs, celui des douze nymphes autant, et il y avait encore les Heures, les Génies, Iris, Zéphyr, Apollon, Rome et la France. Qu'on considère qu'il est lancé cinq cents invitations, et qu'on mette les travestissements à mille francs l'un dans l'autre; qu'on ajoute les toilettes des spectatrices des loges et qu'on fasse le compte. Un million de 1810, c'est trois millions de 1901 ou tout près. A trois bals par an, c'est neuf millions que le commerce de Paris y gagne. Comme, en dehors des bals de Cour, il y a des bals chez toutes les princesses, chez tous les dignitaires, chez tous les maréchaux, sans compter les particuliers, cela peut consoler les marchands de Paris de gémir sous l'Empire et même d'avoir un Empereur.

FRÉDÉRIC MASSON.



LES PRÉPARATIFS DU BAL
(Le Bon Genre)



Cliché Boyer.

PRINTEMPS



BACCHANTE



JAPONAISE

Le Dernier Bal costumé du XIX^e Siècle

Ce fut un véritable couronnement mondain du siècle, un des bals costumés dont il aura été le plus jaser. On en parla dès le lendemain du jour où l'idée en vint à la maîtresse de la maison. On en discourt plus encore dans les salons, dans les cercles, le long des escaliers ou dans les « laboratoires » des couturiers, des couturières, des costumiers, des costumières pendant tout le temps que durèrent les essayages; mais c'est surtout après qu'on en parla, une fois les derniers boutons d'éclairage électrique tournés derrière le dos du dernier partant. Et l'on en parlera aussi très longtemps encore, celles-là surtout en évoqueront avec complaisance les magnificences et les jolieses qui se divertissent fort d'habitude tant à se remémorer pour elles-mêmes des fêtes inoubliables que d'en faire le récit de façon à éveiller des regrets chez celles qui n'en furent pas.

La première observation que feront naître ces souvenirs de narratrice, c'est que l'Exposition de 1900 n'aura pas été tout à fait un désastre pour l'importante fraction du tout-



Cliché Boyer.

M^{me} MADELEINE LEMAIRE

Paris qui n'a pas coutume de hanter les fêtes officielles, puisque c'est au moment où elle battait son plein, au mois de juin, que Madame Madeleine Lemaire a donné la fête où les privilégiés, ses hôtes, ont trouvé un ample dédommagement aux tristesses, tous les soirs et en tout lieu renouvelées, de la danse du ventre.

Pour être même tout à fait juste, on peut prétendre que l'Exposition a été l'idée mère de cette fête. Madame Lemaire, dans la pensée d'amuser d'abord sa fille, — tout le monde lui pardonnera cet ordre et marche, surtout ceux qu'elle a tenu à amuser ensuite, c'est-à-dire ses nombreux amis, — a trouvé, dans une Exposition ouverte à tous les peuples, un excellent prétexte à un bal où figureraient les costumes de toutes les nations.

J'ai même ouï dire qu'au début l'éminente artiste avait eu une conception grandiosement comique. Au moment où l'on pouvait croire que les monarques viendraient à l'Exposition, elle rêvait pour son bal une étonnante mystification, à savoir une série d'entrées de



Cliché Boyer.

LE VIEUX PARIS



UN GOYA

faux souverains en costume ou en uniforme exact avec le grimage, la voix, la taille, procurant une complète illusion, faisant presque croire à l'identité des augustes personnages. Oserai-je même m'aventurer jusqu'à dire, d'après des commérages que j'ai recueillis en leur temps, que ces souverains en simili auraient été annoncés par un ami de la maison déguisé en introducteur des ambassadeurs et qu'on aurait peut-être pris, lui aussi, pour un faux introducteur, alors que c'était cependant M. Philippe Crozier lui-même ?

Est-ce la grève à peu près complète des souverains à l'Exposition qui a empêché la réalisation de ce réjouissant projet ? C'est possible, mais la chose n'a pas grande importance, car Dieu sait que ce n'est pas les autres clous qui ont manqué pour accrocher le succès de cette mémorable soirée. Je suis même bien certain d'en passer dans l'énumération que j'en vais tenter.

D'abord l'installation. La cour-jardin qui borde l'hôtel de Madame Lemaire avait été couverte d'un immense velum et adroitement transformée en salle de fête tellement vaste et longue que les personnes timides arrivées les premières ressentaient un vrai battement de cœur dès le seuil, en mesurant de l'œil tout l'espace qu'elles auraient à parcourir, pendant que leurs costumes seraient longuement observés, détaillés avant qu'ils puissent se trouver en face de la maîtresse de maison. Ce qui accentuait

le caractère imposant de cette entrée, c'était que la reine de céans avait vraiment l'air et l'attitude d'une reine. Assise sur une estrade, elle trônait, majestueuse, en Exposition, copieusement décorative. Et son costume symbolisait de la plus artistique façon la fête mondiale. Robe forme empire en mousseline

de soie, avec des fleurs peintes à la main. Grand manteau de cour en drap d'or, orné d'écussons brodés de toutes les grandes villes de France. Sur la tête la fameuse porte de la place de la Concorde, surmontée de la non moins fameuse statuette qui a prétendu incarner la Parisienne.

Derrière la maîtresse de la maison et ayant l'air de l'éclairer, Mademoiselle Lemaire, une Électricité éblouissante de beauté et de grâce. Le costume tout en mousseline de soie blanche et bleue. Un soleil électrique surmonte la coiffure. Elle tient à la main une baguette dorée surmontée d'une lumière électrique.

Une fois la première terreur des arrivants apaisée par le sourire de l'Exposition et de l'Électricité, leur aimable étreinte, et surtout leurs gracieux et affectueux compliments sur le costume exhibé, les nouveaux arrivants n'avaient qu'un souci, celui d'être assez bien placés pour juger les autres, une fois leur propre effet produit. A cet effet, ils se juchèrent sur des banquettes placées à gauche et à droite de la salle, et là, plantés sur la pointe des pieds, ils guettaient. Et ce furent, toutes les minutes, des fusées de rires,



Cliché Boyer.

M^{lle} SUZANNE LEMAIRE



Cliché Boyer.

OPHÉLIE



DIANE LOUIS XV

d'étourdissants battements de mains, avec à peine un entr'acte d'une minute de respectueux silence pendant le temps que le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, accompagnés de l'ambassadeur de Russie et de quelques amis, prirent place à une estrade réservée, puis tout de suite, à leur tour, souriants, intrigués, braquaient leurs regards du côté de la

Première entrée

A savoir, la petite doyenne de la Comédie-Française, Mademoiselle Reichenberg, en Carmen bien bronzée, coiffée d'une perruque noire qui la métamorphosait complètement, et avec, bien entendu, les accroche-cœur traditionnels. L'ancienne et délicieuse ingénue était hissée sur un chameau mécanique grandeur naturelle, dont les quatre pieds étaient figurés par autant de jeunes gens du meilleur monde, modestement dissimulés dans le carton de la croupe et du poitrail. De nombreux chameliers complétaient ce cortège tumultueux, pendant que la musique de Bizet faisait adorablement rage sous les doigts d'un pianiste hors de pair.

Mais, silence! un autre air résonne, puissant, coquet, celui-là, très « dix-huitième ». Qu'est-ce qu'il accompagne? Eh parbleu, c'est la

Seconde entrée

L'Éventail... Oui, un éventail peint par Madame Lemaire, représenté en très grand. Il est

en gaze blanche et forme comme un fond de tableau, une sorte d'auréole à trois femmes charmantes représentant trois fleurs: la rose, l'orchidée et l'œillet. Ici, ouvrons une parenthèse importante. Les noms des dames invitées ayant été déjà livrés à la publicité avec la permission des intéressées, nous ne commettons aucune indiscretion — ce qui nous aurait tenu

fort à cœur — en les redisant à cette place. Rappelons donc que la rose était Mademoiselle Blumenthal, l'orchidée Madame Armand Brun et l'œillet Madame Trousseau. Les feuilles de l'éventail géant et mouvant se replient et laissent passer la

Troisième entrée

Un roi nègre et sa famille. Tout ce qu'il y a de plus fou et de plus Dinah-Salifou, d'un vrai, d'un vécu, d'un jus de réglisse provoquant un même cri:

« C'est à leur donner des noix de coco. »

Tout le monde reconnaissait le peintre illustre qui s'était retrempé si copieusement ce jour-là dans le noir d'ivoire de sa palette.

La reine, ah! celle-là, s'était rendue assez méconnaissable volontairement pour avoir droit à l'incognito. Donc, je me bornerai à dire que cette noire, au rebours des conventions de solfège, valait deux blanches. Et la famille donc, oh! la famille! L'excellent artiste Clairin en nourrice, si exacte dans son ébène immaculé, si vraisem-



Cliché Boyer. IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE L'AIGLON



Clichés Boyer.

LA TROUPE JAPONAISE DE L'EXPOSITION

blable quand « elle » affirmait donner à têter du café noir et que c'est ainsi qu'elle avait élevé également un de nos peintres les plus aimés, négriillon de sa suite M. Arcos.

Quatrième entrée

Reposante, celle-là. Mademoiselle Fouquier en Cléopâtre, accompagnée d'esclaves portant des lampadaires, des lanternes, ondule lentement, beauté jeune et pure de l'ancienne Afrique, pendant que déjà la

Cinquième entrée

nous amène l'Extrême-Orient moderne, une charmante Parisienne, Madame Louis Metman, qui a eu l'idée ingénieuse d'abord de se costumer très artistement en Japonaise, ensuite de se faire un cortège de quatre petites « Madame Chrysanthème » de l'Exposition, toutes mignonnes, éveillées, dansant comme les tant regrettées Javanaises de 1889. Une vraie fête des yeux.

Avec la

Sixième entrée

une nouvelle hilarité éclate et se prolonge inextinguible. C'est un unique monsieur qui la fait à lui tout seul, mais combien comique ! Il



INCROYABLES

figure l'Exposition qui n'est pas finie, et qui a été blaguée à ce titre pendant les deux premiers mois, et avec quelle vérité de symbolisme ! Le pantalon n'a qu'une seule jambe. L'habit inachevé, marqué en divers points à la craie, conformément à cette façon qu'ont les tailleurs de prendre leurs notes. Dans le chapeau, sans feutre ni soie, l'armature est seule visible. Les souliers, par leur aspect rudimentaire, rappellent ceux dont on a demandé un compte si sévère autrefois à la Défense nationale. Le tout d'un bouffon à faire sourire M. Brisson.

Pendant ce temps, les salles se remplissent. D'autres costumes isolés ont fait leur apparition. C'est un chatoiement adorable. On n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pas assez de recul dans cette amusante cohue pour admirer suffisamment les détails. On se rattrape un peu en allant du côté réservé au photographe. Et là c'est proprement un charme de voir les plus jolies femmes de Paris costumées à leur air, donc à leur avantage, prenant la pose qui leur va le mieux.

Pouvons-nous dire que nous avons fait un choix et que nos dessins soient une sélection ? Ce serait inexact et injuste. D'abord M. Paul Boyer n'a pas pu avec toute



Cliché Boyer.

L'ÉVENTAIL DE MADELEINE LEMAIRE

la meilleure volonté, photographier les six cents invités. Ensuite un certain nombre de clichés a subi des infortunes dont je ne vous dirai pas le mot technique, car je l'ignore, mais qui nous empêchent, à notre grand regret, de multiplier par la reproduction tous les aspects de cette fête triomphale.

Bornons-nous donc à une courte revue.

Le *Printemps* tel qu'il a pu être chanté par Anacréon, car celle qui le représente, Madame Balli, est une enfant de cette colonie grecque qui compte à Paris tant de jolies femmes.

Toilette de mousseline de soie toute garnie de volubilis et d'hirondelles noires. Elle a sur la tête un chapeau de paille avec des fleurs et une hirondelle « qui noue le printemps », comme dit la chanson de Murger.

La *Bacchante*, Mademoiselle de Almonte, a une robe de crêpe de Chine blanc ornée de pampres de grappes de raisins blancs et noirs. Guirlandes de pampres dans les cheveux.

La *Japonaise*, Mademoiselle Berthier, toute garnie de chrysanthèmes pour faire plaisir à M. Loti, et surtout aux invités de Madame Lemaire.

Le *Vieux Paris*, Madame Maurice Bernhardt, costume de ribaude très brillant, très pailleté.

Le « *Goya* » porté par Madame Arcos est très pittoresque, avec la résille dans les cheveux et le boléro de velours noir garni de grelots d'or, le type classique de la cigarière, dans son costume des dimanches ou d'une des fêtes des nombreux saints espagnols.

L'*Impératrice Marie-Louise* — fort embellie, Madame Gervex. — Robe empire, naturellement très simple, très classique, en crêpe de Chine blanc, une guirlande de laurier doré dans les cheveux. En face d'elle un *Aiglon*, le comte Hubert de la Rochefoucauld, portant l'uniforme d'officier autrichien.

Ophélie, Madame de Cailhaviet, étoffe souple blanche, guirlande de fleurs dans les cheveux qui pendent sur les épaules.

Costume de *Diane Louis XV* très pimpant, Madame Franck. Jupe courte de danseuse laissant voir le bas de la jambe et le pied chaussé du cothurne. Coiffure poudrée surmontée du traditionnel croissant. Le carquois et l'arc en bandoulière.

Deux *Incroyables* très réussis, homme et femme. Le premier, le baron de



Cliché Boyer.

LES OULED-NAÏL DE L'EXPOSITION

Waldner, tenant la seconde, la comtesse Jean de Ganay, par la main, mais se bornant à cette galanterie car la gigantesque cravate du temps lui cache soigneusement la bouche.

Un magnifique *Oriental*, M. Jacques Normand, a l'air de protéger une *Ouled-Naïl*, Madame Jeannot, dont le costume a dû être prêté par une Ouled de l'Exposition, donc on ne peut plus authentique avec toutes ses amulettes, ses sequins, sa couronne dorée ornée de petites plumes d'autruche noires.

Il est deux heures du matin. Les dernières retardataires sont arrivées, celles qui ont fini d'enchanter le public sur leurs théâtres réciproques. Mademoiselle Bartet, en *Pèlerine* de Watteau, et Mademoiselle Gravier en étonnante Macarona. Ah! celle-ci peut se vanter, ce soir-là, d'avoir eu un « effet » aussi foudroyant que les plus inattendus du *Nouveau jeu* ou maintenant des *Médicis*. Apercevant le négriillon, M. Arcos — voir ci-dessus. — elle lui fait un signe. Celui-ci devine aussitôt que Macarona le provoque à la danse. Sans un mot et tout de suite il prend en face d'elle la position du danseur. Les beaux gestes commencent. Quatre jambes, quatre bras s'agitent ardemment, follement. Il y a de toutes les couleurs locales dans cette chorégraphie déchainée, du quadrille et du fandango, du Séville et du Montmartre, des ollé! ollé! andalous et des ohé! ohé! du feu bal des Canotiers de Bougival. Et c'est grisant, délicieux...

Et tout le monde, en sortant très tard de chez Madame Lemaire, disait :

« Il n'y a encore que les artistes pour donner des fêtes de ce numéro. Ils ont d'abord la « manière »... Ils disposent le cadre avec le pittoresque qui convient. Ensuite ils ont le privilège d'inviter tous les honnêtes gens de leurs amis à la bonne franquette, sans protocole, de façon à faire naître d'amusantes rencontres pour un chacun. »

Et tout le monde aussi concluait :

« Quand l'artiste qui donne la fête est une femme non seulement de goût et du monde, s'inspirant des avis d'un cercle intime composé d'artistes comme elle, et d'hommes d'esprit gai, il n'y a qu'un mot qui serve en mettant son pardessus ou sa « sortie », c'est : « Pourvu qu'elle en donne une « autre! »

GASTON JOLLIVET



Cliché Boyer.

LA REINE DE SABA



Gavarni, del.

Collection Alexis Rouart

Édité par Bulla frères.

L'ENTRÉE DE LA SALLE AU BAL DE L'OPÉRA

CARNAVALS ROMANTIQUES

Avouons que, à distance, il paraît improbable, étrange, saugrenu, de nous représenter la royauté citoyenne comme la grande patronne des *chicards*. Sur ce que nous savons de ce *château* royal, où la plus belle famille du monde, la plus patriarcale, vit une existence de bourgeois riches et calmes, nous avons peine à nous laisser convaincre que Gavarni dit vrai et que Lami écrit de l'histoire. Sans doute, le bal de l'Opéra est un peu d'invention orléaniste, si l'on peut dire, puisque le Régent a fourni, cent quinze ans auparavant, le moyen d'ouvrir un bal paré et masqué dans le genre italien, que, même, il a obtenu, pour son impresario, le chevalier de Bouillon, une pension de 6.000 livres; mais, du Régent à Louis-Philippe, en passant par les fils et les petits-fils, il y a loin. Si Mgr le duc de Chartres d'avant la Révolution, le charmant cavalier mis, dit-on, par Debucourt dans sa *Grande*



Gavarni, del.

UN CABINET CHEZ PÉTRON

Coll. Alexis Rouart.

promenade, ne dédaignait pas la fête, devenu le roi Louis-Philippe, bien des choses, sans compter les ans, sont venues l'assagir. Il ne pratique plus, sans doute, mais il a trop de finesse pour ne pas s'intéresser vivement, en apparence, à ce que les Parisiens adorent. Il ne manquerait plus que ceux-ci eussent renversé un monarque pour le remplacer par un empêcheur de danser ! Le souvenir est encore présent des fêtes aux Tuileries, sous la monarchie, le *Ballet de Marie Stuart*, entre autres, où la duchesse de Berry avait fait œuvre romantique et tout à fait distinguée, à la veille des Glorieuses. Le monde citoyen, qu'il vint de l'aristocratie ancienne, comme certains, ou qu'il fût de jalon révolutionnaire, comme la plupart, ne dédaignait point ces futilités. Le besoin que tout bourgeois, riche ou pauvre, éprouve à se faire la tête de Henri IV ou celle de Louis XIV, s'était accru à la fin du règne de



A. Deveria, del.
DAME DU SALON DE LA REINE CLOTILDE



COSTUME PERSAN (XIX^e SIÈCLE)
COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS



DAME FLORENTINE (XIII^e SIÈCLE)
Gouffé, éditeur.

Charles X. Plusieurs salons s'ouvraient à des bals parés de société, suivant le mot reçu, où les ministres les plus célèbres ne dédaignaient point de faire parade d'oripeaux et d'uniformes anciens. Je ne dirais pas M. Thiers, et pourtant... Pourtant, si l'on en croyait le prince de Joinville, M. Thiers eut poussé fort loin l'amour du déguisement. C'est la règle.

Donc, en 1830, le mouvement se dessine; les gens du bel air se prêtent volontiers aux déguisements; ils ne le feraient pas au bal de l'Opéra, certes, car le ton est alors de n'aller à ce plaisir que sous le domino ou le frac. L'homme de suprême élégance serait repris d'y paraître en travesti, fût-il couvert des diamants de Golconde. Au reste, quel spectacle recherche-t-il? Celui de la scène, où des énergumènes payés par l'Académie royale de Musique ou le fermier des bals cavalcadent la nuit durant. Il a sa loge retenue où il conduit, en domino et masquée, la personne qui l'accompagne. Le foyer lui est réservé; il est sûr de n'être intrigué que par des femmes du monde changeant leur voix.

Le déguisement n'est donc point admis; il se garde pour le salon ami, où l'on aura plus de loisir d'être vu, admiré et loué. Le romantisme est, en 1830, dans sa pleine folie. Le théâtre aidant, et les exemples de la duchesse de Berry persistant, le monde citoyen poursuit l'aventure. C'est dans cet esprit que Achille Deveria fournit à des amis l'idée de costumes historiques; et lorsque ces amis auront vu leurs noms grandir, qu'ils auront fait du bruit dans le monde, après un demi-siècle passé, ce sera grand plaisir de les revoir tous, si joliment campés, si délicieusement habillés de leur bric-à-brac de fantaisie, empruntés cependant à la plus sérieuse archéologie. Nous sommes là en la société de Jérôme Paturot, construisant son

pavillon à tourelles. Alfred de Musset, en seigneur allemand; Robelin, l'architecte, en costume Henri II; Roger de Beauvoir, en raffiné Louis XIII, et surtout Grille de Beuzelin, chef de bureau des Monuments historiques, plaqué dans un maillot et un justaucorps prétendus venir de Charles VI, c'est l'ahurissante fantaisie, le Carnaval grave du bourgeois convaincu, enchanté de paraître, d'étonner et de plaire. Je le répète, le *ballet* de la duchesse de Berry a frappé tout

ce monde d'artistes, de gens de lettres et de savants, un peu à la façon des mascarades botticelliennes de naguère. Et c'est ce thème mignard, encore très naïf et presque croyant, que tantôt Gavarni va reprendre, transformer, rendre très drôle, un peu libertin, et faire entrer à l'Opéra.

Au besoin de rechercher le harnais des vieux Français, de se refaire la tête d'Alain Chartier ou de Henri II, rêve de l'artiste ou du fonctionnaire, allait s'ajouter la passion ethnographique, un goût très marqué pour le travestissement étranger. Ceci venait de ces bals de l'Empire autrefois donnés par la reine Hortense, où l'on avait vu paraître des seigneurs de toutes les parties du monde; mieux encore, l'idée restait traditionnelle en France, car, sous Louis XV à Versailles, sous Louis XIV, et même bien longtemps avant, sous Catherine de Médicis, lors des fêtes des ambassadeurs polonais, en 1573, à Bayonne, pour l'entrevue de la vieille reine et du duc d'Albe, les divertissements ethnographiques avaient eu le pas. Le Français xénophile et anglomane de la génération de 1830 est tout naturellement porté à demander « aux nations » leurs jolis et pimpants secrets de toilette. Achille Deveria a le secret de ces adaptations; il sait à merveille prendre aux uns et aux autres, à travers l'Europe, les éléments de costumes délicieux dont il pare ses amis et connaissances. A Louis Carron, peintre, son camarade, il arrange ce costume de Valencien qui restera de tradition au théâtre, et que, pour bien peu, nous retrouverons encore dans *Carmen* à l'Opéra-Comique. Gervais fils est en Indien, et ce jeune homme, fils d'un Gervais, grand négociant aux Indes, a quelques bonnes raisons de bien porter l'habit de Calcutta. Une des personnes les plus charmantes de la série était Madame Menessier-Nodier en Bressane, elle aussi très contente d'elle, très dans le rôle, car

aux beaux jours, c'est en Bresse, ou tout au moins tout près qu'elle villégiature. En Maja espagnole, Madame Menessier est moins sûre d'elle, comme Zoé Champollion, fille de Champollion-Figeac, n'est pas l'italienne impeccable. Dans le genre riche, Raiffé explorateur, — on disait voyageur alors — expose un attirail complet de chef albanais avec glaive, baudriers, dorures, soies et bottes extraordinaires. De sa sœur Laure, Achille Deveria façonne une Hollan-



A. Deveria, del.
COUR DE FRANCE (1757)



A. Deveria, del.
COSTUME DE CHASSE AU TEMPS DE LA FRONDE



Gavarni, del.

LE BAL MUSARD

J. Bourdet jeune, édit.



Gavarni, del.

RENCONTRE AU BAL

J. Bourdet jeune, édit.

Collection Alexis Rouart.

daïse charmante, de Madame Brück une Anglaise rêveuse et tendre, de Madame Vatin une belle Germaine aux yeux clairs; la Russe est Herminie Dubois, la Française capiteuse, idéale, en ses atours un peu chargés, est Éliisa Vimont.

Et c'est entre soi, en bonne fraternité d'artiste, ici ou là, chez Horace Vernet parfois, chez Deveria même, où Listz paraît, où l'on dit des vers de Hugo, que de si agréables choses se peuvent produire. Et croyez que de si parfaits modèles, que de si ingénieuses façons de se faire belles ne sont point perdues, que l'on voit des Bressanes, des Hollandaises ou des Russes ailleurs, chez le duc de Broglie, chez Orfila, partout où les fêtes costumées sont goûtées; elles le sont partout. Deveria a d'ailleurs pris soin de laisser de ces fantaisies un souvenir durable en un coquet album romantique intitulé *Costumes historiques de ville ou de théâtre*, paru sous un joli titre à couverture jaune.

Tout à l'heure cette passion du costume historique traversera le détroit; nous empruntons assez aux Anglais leurs mœurs, leurs goûts, leurs sports, leurs costumes, pour que, une fois par hasard, ils nous prissent quelque chose. Autrefois la reine Louise de Prusse l'avait fait; de récents bals costumés avaient eu lieu à Berlin, où le prince Guillaume, le futur grand Empereur, n'avait pas craint de paraître convenablement mascaradé.

Chez la reine Victoria ce sera en 1842, le 12 mai, dans les salles du Palais de Buckingham, Colnaghi, l'éditeur, a con-

servé, dans un album chromolithographique, les portraits des acteurs principaux ayant figuré dans le quadrille. Elle, la Reine, toute jeune encore, très fraîche et svelte, s'était réservé le rôle sympathique de Philippa de Hainaut. Il n'était point mal, au temps de « l'entente cordiale », de rappeler à la France, même en un bal, l'histoire légendaire, et d'ailleurs fausse, des bourgeois de Calais. Dans le nombre des acteurs, les plus anciens remontaient à Richard Cœur de Lion; les plus récents ne dépassaient pas le milieu du XVI^e siècle. La Reine, habillée en duchesse du XV^e siècle, un peu anachronique, portait un *corset*, une longue robe ponceau, de l'hermine; deux jeunes pages frisés comme des petits saints Jean soutenaient sa traîne. Tout le haut « peerage » anglais faisait cortège; le Prince consort apparaissait fort digne sous son harnais de roi médiéval, sauf que la coupe de barbe parut quelque peu risquée. Après le défilé, la Reine s'étant assise, les quadrilles commencèrent. Il y eut celui des Croisades et celui de Waverley. Anne de Bretagne était représentée par la duchesse de Cambridge; la reine Victoria et elle parurent en une figure de quadrilles; puis, vers une



Saint-Evres, del.

QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)
(Règne de Louis XVI)



A. Deveria, del.

QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)
(Année 1792)



A. Deveria, del. COSTUME ESPAGNOL (Bolera)



COSTUME DE ROXANE DANS « BAJAZET » (M^{lle} Rachel)



DAME FRANÇAISE DE LA SUITE DE MARIE STUART

heure du matin, on soupa à la mode antique, au son des trompes, avec grand baise-main. La Reine dansa ensuite avec le duc de Cambridge ; le duc de Beaufort et la duchesse de Buccleugh lui faisaient vis-à-vis. Les Français, eux, ne connaîtront point ces

luxes ; le vieux roi n'est pas pour ces représentations. Quelqu'un l'a dit : « Louis-Philippe c'était M. Grévy sur le trône. » Mettons que M. Grévy ait été un président *juste milieu*, ce serait plus vrai.

Et cependant, en 1830, ou, si l'on veut, en 1832, les bals de la salle Le Peletier rééditent d'année à autre leurs misérables histoires. Dès minuit, les loges claires peuplées d'habits noirs et de dominos roses, l'orchestre sur la scène, et, dans la salle, à la place de l'orchestre, un brouhaha monstre de pierrots et de pierrettes, de forts des halles, de soldats grotesques, de vilains Chinois. Retenez le *fort* des halles, le luron du commencement du siècle, avec sa perruque de chien et son large pantalon ; c'est de lui que naîtra tout à l'heure le *Débardeur* de Gavarni, mâle ou femelle, invention géniale comparable au *Mayeux* de Traviès, ou mieux, au seigneur Arlequin lui-même. L'entrée de ce monde un peu mêlé de boutiquiers, de grisettes, de commis, de chorégraphes patentés et soldés, est le bon instant du spectacle. Qu'un loustic habile, queue-rouge ou Jeannot,



A. Deveria, del. COSTUME ESPAGNOL DU XVII^e SIÈCLE (M^{lle} Dorval)



A. Deveria, del. VÉNITIENNE (XVII^e SIÈCLE)

assis sur une marche, interpelle les arrivants et les raille dans son argot spécial ; que même il aille jusqu'à s'attirer les foudres du citoyen de garde, c'est la joie du beau monde. Sans aucun doute il y a là, dans le nombre, quelques-uns de



A. Deveria, del. FEMME DE LA COUR DE LOUIS XV



FEMME DRUSE



COSTUME BERNOIS (M^{lle} Régnier)

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS



A. Deveria, del.
DAME FRANÇAISE DU TEMPS DE HENRI III



FEMMES D'ISPAHAN (PERSE, XIX^e SIÈCLE)
COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS



DAME DU TEMPS DE FRANÇOIS I^{er} (1515)

ces officiers de la Garde nationale qui paraderont en uniforme au château des Tuileries, et que parfois leurs souvenirs chorégraphiques entraînent. Le prince de Joinville a raconté dans ses mémoires le cas de ce bonnetier, élu je ne sais quoi dans la garde citoyenne et venu à la réception du Roi affublé d'un plumet magnifique. Comment ce brave garçon avait-il pu, en ce lieu sévère, rencontrer les alcools capables de le mettre en gaieté ? le fait est qu'il était fort gai. Aux premières notes de l'orchestre, oubliant la majesté de l'endroit, dédaigneux de l'étiquette, un peu aveuglé par ses libations et se croyant au bal de l'Opéra, on le vit prendre un factionnaire pour une danseuse et le vouloir entraîner dans un galop. Comme le pauvre homme résistait poliment, craignant un esclandre, l'autre cher-

chait à le subjuguier par sa chorégraphie savante, il cabriolait devant lui, pinçait un inénarrable cancan, faisait voltiger son plumet à droite et à gauche. On ne dit pas ce que chantait le citoyen pendant cette pyrrhique, mais le répertoire n'en pouvait manquer de sel parisien et de réflexions crues. C'est beaucoup ce que le beau monde allait chercher dans les bals publics, le boniment de l'entrée, l'attrapade, le jeu salé de l'intrigue et des lestes propos.

Depuis le Roi des Halles, il n'était point de méchant goût de s'engaillardir l'ouïe de pareilles épices. Mais cette demi-heure passée, quand il ne reste à voir qu'un quadrille plus ou moins échevelé, un galop, ou la débandade finale, c'est vraiment trop peu pour retenir jusqu'au petit jour. Encore sous le frac ou la



Gavarni, del. et lith.

Collection Alexis Rouart
LA CHANSON DE TABLE (Les Nuits de Paris)

Édité par Bulla frères.

pelisse, avec, au bras, une femme chaussée de mules et fort légèrement vêtue, n'aura-t-on point la ressource d'aller, sur les six ou sept heures, attendre, aux *Vendanges de Bourgogne*, la descente de la Courtille; assister, dans la crotte ou dans la neige, à cette retraite de Russie d'un haut goût, apercevoir, dans son mail-coach, Lord Seymour jetant des écus de cinq francs à la foule. Ceux qui ont cette vue sont les ouvriers sages, partis pour le travail, et qui perdent ainsi une heure. A l'*Auberge des Cévennes*, où le flot s'engouffre, ce sont des cannibales qui tombent. Le vin, les viandes, les pains disparaissent par tombereaux, happés par des gens que la veille creuse et que l'exercice affame. A part Lord Seymour l'Anglais, un fils de pair de France, et, l'on dit, un député de la droite, ces convives aux appétits de squales ne sont point de souche relevée. Ils sont là, sous leurs guenilles souillées de crotte et de vin, ce qu'ils sont à la fête de Saint-Cloud ou à la barrière du Trône. Ils se sont bien amusés, si l'on en croit Prache, parce qu'ils ont fait du bruit, du train, qu'ils ont osé le cancan au nez du gouvernement et ont chanté d'énormes choses. Ce Prache est un dessinateur médiocre, mais la légende des quatre lithographies publiées par lui mérite une mention, les deux dernières surtout, où il nous fait assister au galop final et à la sortie. « Il est convenu, dit-il, qu'on ne sort pas d'un bal de théâtre sans s'entamer quelque chose. Où serait l'agrément, et qui est-ce qui pourrait dire le lendemain : Oh ! que je me suis amusé ! Nous nous sommes roulés les uns sur les autres. Une bergère a reçu un coup de pied dans le ventre ; un magicien a eu l'œil poché, un marquis s'est peigné avec un Sauvage. Nous étions dedans comme cent mille hommes et nous avons ri comme des fous » !

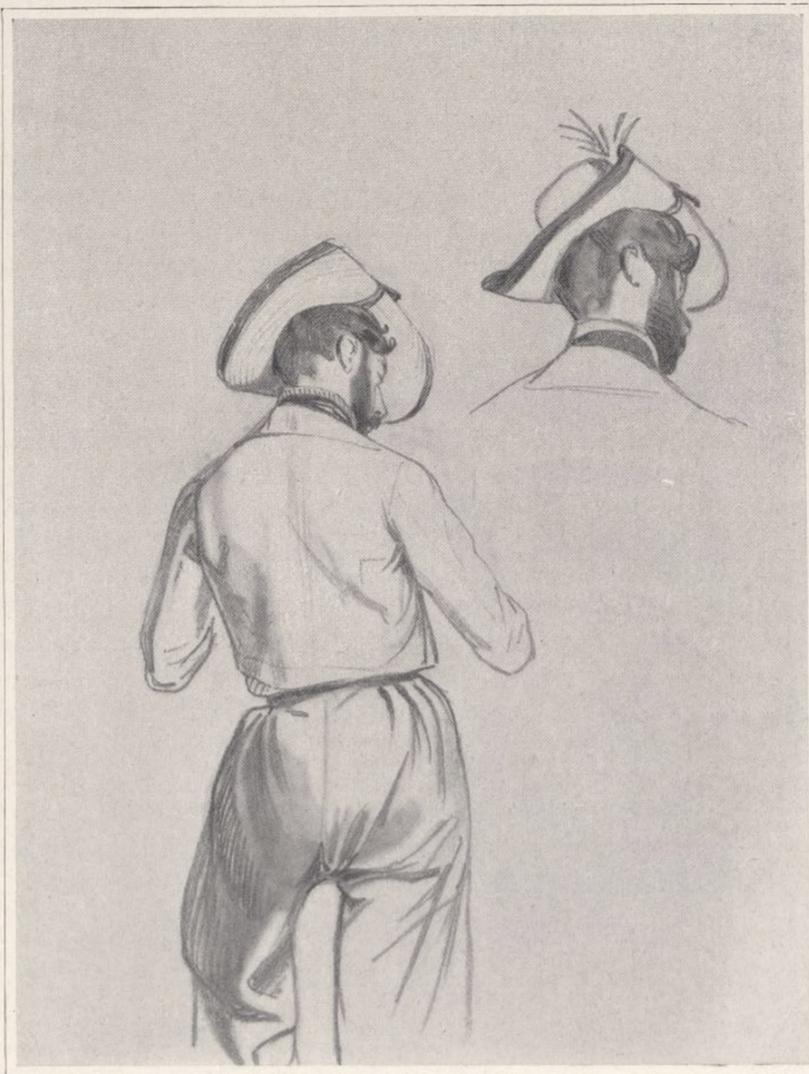
Quand cette troupe émoussillée, enragée et folle, est obligée de sortir, il est six heures du matin ; en février, c'est le petit jour, les gens qui s'amusent voient double : « Il est grand jour, dit Prache, quand les Pierrots, les Jeannots, les Pépins, etc., regagnent leur demeure; la nourrice fumant sa pipe et laissant pendre à son cou son marmot de carton; l'Alsacienne, oubliant son rôle, marche la jupe rele-



Gavarni, del.

DÉBARDEUR

Collection de M. Pierre Gavarni.



Gavarni, del.

DÉBARDEUR (croquis d'après nature)

Collection de M. Pierre Gavarni.

vée, la main dans son gousset ; le Sauvage reporte au costumier ses plumes et sa massue; beaucoup ont perdu leur bourse pour changer d'habits, ce qui pourra en faire rester quelques-uns en Polichinelles. » Combien nous sommes loin aujourd'hui de ces temps, encore que parfois les Quat'-z-arts nous réservent la surprise matinale de ces descentes singulières ! Roehn, le fils, avait peint un fort joli tableau de ces danseurs de nuit rentrant au bercail ; ils sont affalés sur les marches de leur escalier, ils sont transis sous leurs oripeaux salis. Une petite femme, habillée en page, s'est accroupie et loge frileusement ses mains bleues dans la fente de son justaucorps. C'est le *Mercredi des Cendres*; le *Mardi gras* avait plus d'entrain. Mais, si ceux-là, les modestes, les petits ont joui de leur liberté, les gens des loges, eux, se sont royalement ennuyés. Ils ont eu beau souper dans leur arrière-salon, à la mode italienne, entendre des choses inhabituelles, voir d'extraordinaires ébats, ils se sont péris d'ahurissement et de sommeil, parce qu'ils n'ont rien fait.

A la mi-carême de 1832, l'administration a cru les intéresser en substituant aux danses fantaisistes des volontaires un quadrille des premiers sujets du foyer de la danse. Ce n'est rien encore. Au fond, les autres, avec leurs folies, leurs cabrioles et leurs chutes finales, ont plus de ragoût et d'imprévu. Les blasés du monde espèrent toujours l'histoire capiteuse, ils la guettent. On sent très bien qu'ils souhaiteraient, non pas une catastrophe peut-être, — car ils en seraient victimes, — mais quelque grosse affaire où la police interviendrait. Jamais cela ou rarement. Alors on trouve que ces bals sont un peu toujours la même calembredaine ; sauf que les jeunes mariés tiennent à avoir vu cela au moins une fois, que certaines filles de marque exigent cette station canaille, la direction ne couvrirait pas ses frais. En 1835, les travestissements de société détournent encore de ce spectacle. La *Tour de Nesle* a valu à la passion du déguisement des Gaultier d'Aunay, des Buridan, des Marguerite de Bourgogne innombrables. Dans un des bals du faubourg Saint-Germain, au milieu d'une réunion étrange de guerriers moyen âge et de châtelaines, un marquis de Gallifet arrive déguisé



Gavarni, del. et lith.

Collection Alexis Rouart

Publié par Hauteceur.

NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS
SENORITA

Ayuntamiento de Madrid



A. Deveria, del.
DAME FRANÇAISE XVII^e SIÈCLE



DAME ROMAINE (Nouvelle mariée, 1581)
COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS



DAME DE LA COUR D'ISABEAU DE BAVIÈRE

en chiffonnier. De sa hotte sordide, il sort les plus délicieux éventails du monde, que les Marguerite de Bourgogne s'arrachent littéralement et qui, par leurs sujets piquants, mettent tout le monde en gaieté. Le bal de l'Opéra ne gagnait pas à la comparaison. L'année 1836 lui fut cruelle. L'influenza avait fait son apparition dès le mois de décembre 1835. Tout le « peerage » s'abreuvait d'infusions et gardait la chambre. Le Carnaval en eut quelque tristesse. Sauf une très belle réunion chez le duc de Broglie, et le bal d'enfants chez le célèbre Orfila, où l'on vit paraître le futur prince de Sagan en Écossais des Clans, le fils du duc Decazes en Figaro, le fils de Crémieux en pâtissier, les fêtes s'en allaient finir en mélancolie.

Au milieu de tant d'événements contraires — et en 1837 l'influenza redouble — Mira, fermier des bals de l'Opéra sous la direction de Véron, tente l'impossible pour désensorceler l'affaire. Il imagine mille choses, les quadrilles historiques, des loteries. Un de ces quadrilles historiques a été conservé dans un bel album publié par la maison Rittner et Goupil, prédécesseurs des éditeurs du *Figaro illustré*, alors établis au boulevard Montmartre. Deveria en avait fourni le thème, comme il se devait, car dans le clan romantique, Deveria est le grand pontife du costume ; lui seul connaît les sources authentiques, s'est fait une opinion à peu près vraie des choses, et Mimi Véron souhaite que rien ne cloche dans ses reconstitutions. Pour scénario, c'est la résurrection coquette, somptuaire et mignarde de trois siècles pleins de notre histoire. *Le Roi s'amuse* a mis François I^{er} à la mode ; c'est lui qui ouvre le cortège, lui et la Marguerite des Marguerites, sa sœur, Philippe II et Élisabeth de France, Charles IX et Élisabeth d'Autriche, Henri III et Louise de Lorraine. Alorssuivaient



A. Deveria, del.
COSTUME DE LA COUR DE LOUIS XVI (1774)

des personnages du règne de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, des Louis XVI exquis et charmants, jusqu'à des personnages du sacre de Napoléon, Joséphine en grand costume donnant la main au colonel général des Guides. Et nous retrouvons facilement aujourd'hui les éléments sur lesquels Deveria a brodé des fantaisies ; les recueils de Gaignières, au Cabinet des Estampes, lui ont fourni ses rois de France, jusqu'à

Louis XV. Ses Louis XVI ont été empruntés à Moreau le Jeune, ses petits maîtres de la Révolution à Debucourt, à Carle Vernet, à La Mesangère et à Bosio, sa Joséphine et son colonel général aux maquettes d'Isabey pour le Sacre. Deux personnages, étrangement fagotés à la dernière mode de 1834, fermaient la marche ; ils n'étaient ni les moins drôles ni les moins regardés, car leurs exagérations sont extraordinaires. Mais avant d'en venir à ces frais considérables, Mira et Véron ont fait de leur mieux ; ils veulent absolument galvaniser cette salle endormie où l'on entend, aux balcons des loges, les conversations suivre leur cours, sans nul intérêt pour le spectacle. Ils avaient beaucoup compté sur la tombola. Avec sa faconde de barnum et ses expédients drolatiques, Mira amusait le public d'avance ; il savait mille tours gamins, dont les gazettes émuoussaient les pointes, par malheur, avant le moment utile.

Un jour, il annonce qu'une jeune fille sera le gros lot d'une tombola et, comme il ne disait pas que cette jeune fille était un Greuze, le ministre de l'Intérieur crut devoir faire des observations. On rit très fort, mais on n'en fit pas meilleure figure au théâtre. La glace ne fondait que superficiellement. D'ailleurs, l'Opéra avait des rivaux alors, la Renaissance d'abord, où Tolbecque, le violoniste, directeur des Bals de la Cour, conduisait l'orchestre, où Gavarni et Roqueplan avaient la surintendance de la décoration et du goût. A la Renaissance, nulle guinderie, plus d'habits noirs, de dominos ; les entrants sont venus pour danser, ils se sont costumés, et ils dansent au parterre, sur la scène arrangée en pendant de la salle. Gavarni a dessiné de nouveaux quadrilles tout à fait délicieux. Chez Musard, rue Vivienne, c'est autre chose, c'est à la fois plus gai et plus canaille, mais le genre s'en répand très vite.

On ne veut plus de la solennelle gravité des bals de l'Opéra, même avec tombolas et quadrilles espagnols. En 1839, Jullien, la petite flûte, cet ancien de régiment, méridional de Sisteron, est chef d'orchestre des bals de l'Opéra. Il a fait venir les danseuses espagnoles qui exécutent le pas de la *Synfonia* de Mercadante. A cette attraction Jullien ajoute son air de la *fauvette*, exécutée par lui en solo sur la petite flûte. Mieux encore, l'influenza a



A. Deveria, del.
DAME ANGLAISE (1792)



A. Desvies, del. COSTUME ESPAGNOL (Mañola)



COSTUME ESPAGNOL (Maja en promenade)
COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS



DAME ESPAGNOLE EN COSTUME DE MAJA
(M^{me} Menessier-Nodier)

disparu, les habits noirs sont plus gais, les dominos se remplacent volontiers par de riches travestis. Dès minuit, la salle est comble, plus de 500 personnes ont envahi les loges; on s'écrase au foyer, on s'intrigue, on s'amuse énormément, mais la raison n'en est ni la petite flûte de Jullien, ni le pas de Dolorès, c'est que des gens très bien n'ont pas hésité à descendre dans le bal, à se mêler aux groupes, en un mot, à agir. Cela devient plus Tolbecque, plus Musard, somme toute plus drôle, et les plus discrets espèrent que du nouveau sortira de là.

Il ne faut pas en douter, deux hommes eurent sur cette résurrection du bruit une énorme influence, Gavarni d'abord, puis Musard. Musard a longtemps opéré rue Vivienne, il est célèbre dans un certain monde de joyeux, quand la direction de l'Opéra

lui confie ses bals. Avec sa tête glabre et grêlée de vieux sacristain, son impassibilité étrange, sans un sourire jamais, ce bonhomme est l'incarnation du chahut; son grand galop final est son clou; il en soigne les détails, le départ, le galop, le final épileptique et diabolique, le tout montant par degrés, augmentant d'année en année, si bien que, en 1848, quand le vieux roi tombe devant la Révolution, la trombe humaine déchainée à l'Opéra fait un tel tourbillon d'air, de poussière, que Napoléon Musard se devra coiffer d'un bonnet de velours pour éviter les rhumes! Mais en ces dix ans, 1838-1848, quel progrès dans ces histoires! Comme petit à petit le travesti joli, pimpant, soigné a pris le pas, mêlé à l'apocalyptique fantaisie des artistes que Gavarni conduit et qu'il excite. L'étudiant donne alors, parce que la mode est d'aller au



Gavarni, del.

Collection Alexis Rosart

LE JEU

Édité par Billa frères.



SOUS LE CONSULAT (1801)
QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

bal de l'Opéra, comme aujourd'hui elle est de n'y aller pas. Faute de pécune on s'arrange comme on peut, sans passer chez Babin, costumier des grandes lorettes et des petits messieurs très bien. On emprunte à sa concierge de faux cheveux, une jupe, un caraco, et l'on se fourre un masque ahurissant sur le nez, sans plus d'histoire. Alors, pour la femme, pour la *cavalière*, le *débardeur* s'impose, parce que cette perruque de filasse, ce petit chapeau Directoire, ce large pantalon de velours à gros boutons



SOUS LE DIRECTOIRE (1797)
QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

sur la couture, la chemisette et la ceinture, ce n'est rien à préparer soi-même, et que, frais, tout neuf, cela ne manque pas de *choc-nosophe*. Toutefois ni M. Émile Jolibiais, avocat à la Cour royale, en concierge, ni Mogador en débardeur, ni quiconque en travesti, pas même le Gavarni, aperçu ici près, ne pénétrera au Foyer. « Ça c'est l'foyer, dit une Mimi Pinson, c'est réservé aux femmes honnêtes qui trompent leurs maris. » Honnêtes c'est le mot de Brantôme, ce que nos pères auraient remplacé par *comme il faut*. Et voilà qu'il est devenu tout à fait comme il faut d'assister à ces frénésies galopantes; pas une femme du monde n'oserait avouer qu'elle n'y était pas.

Mais, si les gens costumés n'entrent pas au foyer, les « honnêtes » du foyer se risquent volontiers dans la salle, s'exposent aux lazzis, aux quolibets, aux exilarances des têtes émoussillées. C'est dans ce milieu que Gavarni trouve ses meilleures farces et ses plus étonnantes fantaisies, là qu'il découvre *Cocardeau*, c'est-à-dire le monsieur de province venu pour voir, et qui, sous son habit noir, avec son petit chapeau de soirée, s'ennuie à pierre fendre. Cocardeau, ce sera, comme Mayeux, le type éternel du bourgeois égaré, à qui les loustics vont naturellement. « Toi, Cocardeau, si tu continues à t'amuser comme ça, on va te fiche au violon! » Et Cocardeau ne s'amuse pas, parce qu'il est en habit, qu'il ne connaît personne, qu'il n'a même pas osé se mettre un faux nez. Alors, c'est pis. « Ote ce nez, Cocardeau, tu sais bien que ta femme ne l'aime pas! » Or, ce nez est le sien, ce nez est long et rouge, naturellement. Que Cocardeau ait amené Madame son épouse, comme on dit, le diable est déchainé; une bande s'abat sur le couple, le suit partout : « Prête-moi ta voleuse, vieux, pour un galop! » — « J'espère, Cocardeau, que tu vas la respecter celle-là, c'est ma tante! » Devant ce débordement, il n'y a qu'à battre en retraite, si l'on est bête; si l'on a de l'esprit, on riposte, mais alors on n'est plus Cocardeau. Dans la suite, ce qui fit le succès des bals de l'Opéra, entre 1840 et 1850, ce n'est ni Musard, ni son galop, ni la musique, c'est cette partie du programme, le mélange des classes, la confusion

des espèces, le côté un peu débraillé que les gens du monde venaient chercher là pour se dégourdir et oublier le pot au feu. Ce gros monsieur en Postillon de Longjumeau est un banquier, « un papa très bien », qui s'est promis quelques bons instants. Bien vite les Débardeuses l'ont percé à jour. « Nous serons donc toujours mauvais sujet? » interroge la petite femme de Gavarni, et la mine du gros farceur sur le retour est impayable. Que tout à l'heure il esquisse quelque fadaise en l'honneur d'un buste bien cambré, il s'attirera la réponse : « Comment, à l'heure qu'il est, papa, vos galanteries ne sont pas couchées? » C'est ce gros sel, ces plaisanteries de faubourg, que, par contraste, on s'en vient querir en ces endroits, c'est toute la raison de cette vogue incroyable, de ces triomphes de Napoléon Musard. On danse et l'on mystifie. Qui ne connaît l'histoire de l'Anglaise de Solar, le directeur de *l'Époque*? C'est fou. L'Anglaise en question voulait placer de la copie au journal, Solar se défendait de son mieux. D'un autre côté, il souhaitait, pour les jours gras, promener dans Paris un char monumental, le char de *l'Époque*, et il manquait de figurants. Les figurantes ne manquaient pas, elles; seulement le préfet de police exigeait une personne « convenable ». Solar persuada à l'Anglaise de monter sur le char; elle y serait, disait-il, en bonne compagnie.

Tous les rédacteurs de *l'Époque* l'accompagneraient : Dumas, Hugo, Théophile Gautier et les autres moindres. Un compère bien dressé devait présenter ces messieurs à l'Anglaise. A son retour, Solar lui demanda son impression; elle était charmée. « Comme ils sont simples, ces grands hommes, disait-elle, je ne m'y fusse point attendu, certes!... Figurez-vous que Victor Hugo a mangé du saucisson à l'ail tout le long du chemin, et que Gautier buvait son litre à même! » C'est Villemessant qui raconte l'histoire; je lui en laisse la responsabilité.

Cocardeau fit la fortune des bals; sans sa bonne tête, l'aventure fut restée morose.

HENRI BOUCHOT.



Gavarni, del.

Collection Alexis Rosart.

J. Bourdet jeune, édit.

RETOUR DU BAL



Lithographié par A. Charpentier.

Collection Aloxie Rouart.

Édité par Billa frères.

ALLONS-Y GAIEMENT

Ayuntamiento de Madrid



Cliché G. Camestrón.

UN COIN DE LA SALLE A L'OPERA

Peint par Masnet.

Les Contemporains

Au dehors. Des rafales brusques de vent humide qui, là-bas, sur la mer, a fouetté rageusement les vagues et déchiré les voiles et adouci, essoufflé, semble maintenant s'amuser à éteindre par places les longues lignes de feu qui illuminent la façade du théâtre, à gonfler les lourds manteaux des gardes dont les chevaux énervés piaffent, s'ébrouent dans les flaques.

Une cohue de samedi, qui sort du spectacle, s'écoule lentement, comme un cortège de fête, badaude, s'amasse au milieu de l'ilot boueux où miroitent de changeants reflets, se dispute avec les cochers et les sergents de ville, gouaille, regarde avec des yeux d'indifférence plus que d'envie le défilé monotone des fiacres, les vitres embuées, derrière quoi se révèlent des silhouettes de dominos, l'assaut tumultueux des masques qui se bousculent de marches en marches, se hâtent vers les portes comme pour répondre à un appel, et dans ces détroits de Mi-Carême, ces gazes fripées, ces satins douteux, ces panaches reteints, les couples qui se glissent furtifs, mystérieux, clandestins, qui ont l'air de s'aventurer dans un mauvais lieu, de courir à des rendez-vous.

Aux socles des statues, la nouvelle affiche de Lucas, pimpante, jolie, délicate, mais qui ne saurait nous faire oublier le peintre de la Joie, les claires images en couleur du maître Chéret, les apothéoses féeriques où cabriole et se déhanche la sarabande éperdue des Scaramouches, des Polichinelles, des Pierrots, des Colombines en folie, les envolées de dentelles qui balaient les étoiles, les jambes fines et nerveuses, gantées de soie

noire, qui crèvent comme un cerceau de papier quelque ciel aveuglant de pourpre, d'améthyste et de cuivre, les rebords d'avant-scène, en velours rouge, où, fleur artificielle et inquiétante, démasquée, quelque Parisienne mièvre et blonde, aux yeux agrandis et meurtris, aux épaules duvetées de veloutine, au vague sourire, se penche, mordille de ses petites dents de nacre, effeuille, pétale par pétale, une rose, songe peut-être au cœur imprudent qui s'est trop vite donné.

Telle une enseigne symbolique, s'érigent, tournoient en une ronde de vertige et de griserie, s'épanouissent, se cambrent, irradiées par des coups de lumière, comme vivantes, les danseuses effrénées, les nymphes dionysiaques, dont le geste audacieux exalte la Vie, nargue les Sages et les Tristes.

Et la voix glapissante, enrouée, des camelots monte au loin du boulevard, offre à la foule les papiers équivoques de poison et de mensonge, les épaves de la grande foire, annonce d'imaginaires désastres, des batailles de Boers et d'Anglais, traîne, comme une menace amère, comme une plainte douloureuse, dans la nuit, donne l'impression de chiens perdus qui hurlent à la mort, le cou raidi, la gorge sèche.

... Au foyer et dans les couloirs.

Le piétinement presque sur place, comme d'une figuration morne, uniformément vêtue, qui paraît attendre quelque chose ou quelqu'un, qui se meut à peine et comme entre des limites assi-



Cliché Mévet.

CE QU'ON APPELLE UN DOMINO AU XX^e SIÈCLEPRIMATES DU GENRE ANTHROPOÏDE AU XX^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

gnées, qui ne rit pas, qui oscille lorsqu'une poussée violente et bruyante de monôme la refoule, l'entraîne, lorsqu'une ruée de calicots, qui ont loué un habit d'occasion et veulent en avoir pour leur argent, pourchasse, malmène, se renvoie brutalement comme une balle de mains en mains, d'épaules en épaules, de lamentables laitières hébétées, de malheureuses Pierrettes fanées, dérisoires, avec d'ordurières et cruelles plaisanteries, puis se reforme, stagne à nouveau, vous suggère la pensée d'une nappe noirâtre et trouble de vivier où l'on aurait lancé une pierre, somnole debout malgré le tintamarre allègre et réveilleur de musiques qui se répondent.

Ailleurs, le long des loges ouvertes, comme en des cadres, la comédie de l'Amour, le guignol où s'agitent, minaudent, coquettent, scintillent, parées, gemmées autant que des chasses de reliques, les jeunes et les vieilles marionnettes, les illusionnistes et les débutantes, l'étalage des pêches mûres, des poires blettes et des pommes d'api encore un peu acides, des toilettes adorables de cent cinquante louis, qui ne seront peut-être jamais payées, des dominos de fête galante chiffonnés à miracle, où la joliesse s'avive d'on ne sait quoi de provocant, de défendu, où le visage a des teintes légères de pastel et de fleur, semble ne se montrer que pour un instant entre les rideaux de soie de l'alcôve, des costumes fastueux, fantaisistes, qui évoquent des soirs de rêve et de beauté dans les bosquets d'Aphrodite, des journées puériles et charmantes de reine à Trianon, des galas épiques de victorieux à Fontainebleau et à Schœnbrunn, des numéros imprévus chez Molière.

La foule augmente d'heure en heure.

On s'y sent perdu. On y flotte, on y roule au hasard sans penser à rien, avec soudain des rencontres amusantes, la frôlée d'un bras nu, la caresse

douce d'un éventail de plumes, d'une bouclette de cheveux que les épingles d'écaille striées de roses ne retenaient plus, qu'un baiser d'audace a éparpillés sur la nuque en mèches folles, l'arome aigu, délicieux, qui émane d'un corsage comme d'un bouquet.

Parlottes banales. Phrases sans suite. Bonsoirs inquiets, jetés au passage avec une poignée de mains furtive, un clignement d'yeux qui vous supplie d'être discret. Quolibets ressassés, pareils à des gros sous qui se sont usés dans toutes les poches, dans toutes les mains, chuchotis qui ne déconcertent que les imbéciles, essais fallacieux d'intrigues où l'on se dérobe, l'on s'excuse poliment à la seconde phrase, l'on s'entête à ne pas reconnaître l'amie jalouse ou infidèle de quelque camarade, la curieuse surannée qui se garderait de soulever son loup, de montrer sa patte d'oie avant le souper, qui fait du sentiment et vous rappelle des

histoires oubliées, ou l'aventurière cataloguée qui vit de chantages, qui s'éclipse, se métamorphose, ressuscite, draine sans cesse, comme avec un bec d'oiseau de proie, le fumier de Paris.

De tout cela, une rumeur de houles, que dominent des braileries rauques, des éclats de rire aigus, des claquements sonores de portes, des stridements de cuivres, des trilles de flûtes, des accords de violons, des bruits de kermesse où l'on danserait à chaque tournant de rue, l'on ferait la parade à la fois dans une douzaine de baraques, des bouts de dialogue insane, plat, grossier, des débats de marchés, des scies invariables, les « Tu l'as le sourire ! » et « As-tu vu la ferme ? » qui sont tout l'esprit du jour, le répertoire unique du nouveau jeu.

O les légendes à l'emporte-pièce, les mots inoubliables, la philosophie griffeuse de Gavarni et de Forain !

... De Deux à Trois.

Les loges commencent à se vider.



Cliché Mévet.

PATISSERIE, BRETAGNE, ENFERS ET TAUREAUX



Cliché Maïret.

SPORTS RÉUNIS



SECOURS MUTUELS

Dans l'une, un gros monsieur chauve et sanguin, à favoris blancs, dodeline de la tête contre la cloison, ronfle tranquillement, résigné, la bouche ouverte, les mains aplaties sur l'échancrure de son gilet, et, près de lui, sanglée comme en une armature de fer, raidie, spectrale, silencieuse, plus couverte de perles et de diamants qu'une idole de miracle, poupée macabre aux luisances d'émail, aux doigts décharnés de momie qu'éclairent d'admirables bagues, au front bas qu'ombre une perruque rousse, regarde on ne sait quoi de ses yeux ternes, comme emplis d'une eau savonneuse de cuvier, mâchonne peu à peu, prudemment, quelque fruit glacé, se rappelle d'autres nuits, d'autres masques, d'autres délices, ce qui n'est plus, ce qui ne reviendra jamais.

Et à côté, entre les colonnes, des théâtrales décolletées, dont la chair liliale resplendit, fleurs de jeunesse et de printemps, se poussent du coude, se chuchotent un nom, rient aux éclats, comme avec une coupe de champagne de trop dans la tête, font le signe qui détourne le mauvais œil, et la plus folle, une fée du Châtelet, Tanagra de la Butte s'exclame :

« On n'a donc pas fermé la Morgue cette nuit ! »

Plus loin, toute une bande de clownesses et de floramyès se penche hors d'une avant-scène, s'amuse à abattre et à cabosser les « huit reflets », narguent les colères, offrent au bout d'une ligne décevante quelque brin de mimosa, quelque sac de bonbons, quelque mouchoir de dentelles vers quoi se tendent, avides, fiévreuses, des mains et des mains qui tressaillent, qui se recroquevillent, qui se crispent, comme des araignées appâtées par une mouche fantasque.

De belles curieuses, des transatlantiques qui n'ont encore rien vu, qui se font montrer et expliquer Paris jusque dans ses verrues, et s'égayent de ce spectacle, applaudissent, gazouillent comme des oiseaux

des îles dans une volière ensoleillée, demandent tout haut au clubman monoclé, lustré, complaisant, qui leur sert de sigisbée et de cicerone, les noms de ces « petites femmes » si drôles, si « fast », seraient ravies de les traiter en cabinet particulier, de les voir de plus près, de les effleurer ainsi que des animaux savants, d'en obtenir une leçon d'argot.

Et, radoteur à perpétuité, qui ne peut se consoler de vieillir, qui se remémore sans cesse la loge infernale, les soupers du Grand-Seize, les incartades de milord l'Arsouille, et la Barucci et Cora Pearl, plastronnant, tendant l'échine, maître des élégances abolies, le duc d'Arcole, au fond d'une baignoire, raconte, intarissable, à des « jeunes », qui bâillent à la dérobée, des anecdotes et des anecdotes, évoque pour la vingtième fois la

redoute où Grammont-Caderousse tint tête pendant une demi-heure aux chicards et aux débardeurs qui le conspuaient et, au pied du mur, ayant épuisé tout ce qu'il savait de gros mots et d'ignominies, malmené par un clodoche insolent et verveux, qu'acclamait et qu'aiguillonnait la foule, finit par se déchausser, étala sur la rampe son pied nu, soigné, poli de la nuque aux talons, et cria à l'insulteur abasourdi : « Je te défie d'en faire autant ! »

En bas, comme en un gouffre de clartés, une chaudière énorme bouillonne, s'agite, pirouette un sabbat démoniaque, une mêlée apeurante et hallucinante de fous qui se seraient évadés de leurs asiles, qui auraient pillé toutes les boutiques de fripiers, tout le carreau du Temple, un remous impétueux de loques voyantes, d'uniformes étranges, de coiffures caricaturales, de jambes qui s'écartèlent, qui pointent au-dessus des têtes, de bras qui fauchent la poussière épaisse, de torsos épilép-



Cliché Maïret.

MAGASIN DES ACCESSOIRES

tiques qui s'enchevêtrent, se pâment, s'effondrent, plongent, émergent, virevoltent, une danse forcenée, convulsive, dérythmée, bouffonne, orgiaque de mercenaires que l'on empoisonna d'alcool et de gros vin, qui se sont loués à la nuit

pour amuser un public écœuré et blasé, pour mimer la Joie.

... Et je me sauve dans la nuit fraîche et claire où, entre les



OHÉ! OHÉ! — L'ÉVOUÉ DU XX^e SIÈCLE
Tableau de TOULOUSE-LAUTREC

déchirures de nuées, tels des fanaux de navires sur quelque golfe endormi et pacifique, palpitent de lointaines étoiles, dans la solitude des rues de silence et d'ombre, je pense à d'autres carnivals, à des « veglioni » roses et mauves au pays du soleil, à des causeries charmantes, mystérieuses derrière des loupes de satin et de dentelles, à des âmes qui se laissaient à peine res-

pirer et deviner, à des jardins secrets dont le parfum subtil a survécu au fond de mon être à tant et tant d'odeurs violentes qui me grisèrent, je songe à des tableaux de Longhi, à des masques vénitiens, à des pages de Casanova.

RENÉ MAIZERROY.